

Macha Lemièrè

*Mission
Adaptation*

Epreuves numériques

M+

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Epreuves numériques

© 2021, l'école des loisirs, Paris
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2021
Dépôt légal : mai 2021
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-27053-3

1

Je détestais ma vie quand j'avais dix-sept ans.

Mes cheveux frisottaient, ma bouche était maussade, mon chat était mort, mon frigo était en panne, mes chaussures prenaient l'eau, ma mère était pénible, je n'étais pas l'unique survivante d'un accident d'avion dans les Carpates.

Je n'avais pas déjoué de complot interplanétaire ou sauvé un enfant de la noyade, je ne connaissais aucun tour de magie, je n'avais rien inventé, rien accompli (je ne jouais même pas de la harpe). Et personne ne me gardait jamais de place à la cantine.

Ce que j'aurais voulu, c'était faire partie d'un groupe, n'importe lequel. J'aurais voulu qu'on m'appelle avec de grands gestes, Hé, viens à notre table ! (La vie sera tellement plus savoureuse avec toi.)

Mais, quand je traversais le réfectoire avec mon plateau tremblant d'espoir, on se détournait de moi parce que ma bouche était maussade. Et quand par hasard on s'asseyait à ma table, je mangeais tête baissée, sans décrocher un mot.

Je commençais à croire que cette situation durerait toujours, mais elle a cessé le vendredi 23 mars à midi trente.

À midi vingt-trois, je ne le savais pas encore.

Je regardais les gens dans la salle ; ils ne me regardaient pas. Ils étaient ensemble, bavardaient et riaient, passaient de table en table, tout était fluide. Comme dans Zelda quand il faut franchir des gouffres, ils flottaient sur des plateformes invisibles et bondissaient de l'une à l'autre d'un mouvement souple. Moi, je restais là, les muscles raidis, prête à sauter, mais, dès que je m'élançais vers une plateforme voisine, elle basculait et je sombrais dans le vide.

À midi vingt-quatre, j'ai décidé de suivre une fille qui était mon sosie, paraît-il. Ses cheveux frisottaient, sa bouche était maussade, je me suis dit que ça nous rapprochait, cette ressemblance ; mais j'avais beau naviguer plateau contre plateau avec elle dans le self, elle m'ignorait.

Je l'observais, elle m'ignorait, donc je me suis assise à côté d'elle.

Le vendredi, c'était riz et poisson sauce blanche.

J'ai planté ma fourchette dans mon poisson. Le monde était comme ça. Poisseux, chargé de sens. Une bassine de confiture avec des endroits bouillants, d'autres complètement morts.

On ne pouvait espérer aucune solidarité chez les morts. Ça se délitait autour de moi comme une pâte à chou quand on rajoute un œuf. J'avais beau essayer d'être consensuelle, de me mettre dans le moule des conversations, les gens devinaient instantanément que je n'étais pas des leurs. Je ne comprenais pas pourquoi je n'étais pas des leurs de tout le monde.

À midi vingt-six, mon sosie a éclaté d'un rire de princesse adorable, ce qu'elle n'était pas. Ça se voyait à sa façon de me tenir à distance, coude écarté, tournée de trois quarts.

J'ai soupiré. Moi aussi j'avais du succès, avant; donc je me souvenais de ce qu'on ressentait quand on avait une cour. On vous mettait à défiler sur des chars, on touchait vos cheveux, on vous offrait des gommages parfumés, on jalousait votre robe brodée, on se battait pour être invité à votre anniversaire (gâteau triple couche, piñata en forme de licorne).

À midi vingt-huit, mon sosie a étendu le bras et s'est emparé de ma carafe exactement comme si je n'étais pas là. Derrière, un garçon a poussé ma chaise pour se frayer un passage et m'a écrasée contre la table. Dehors, c'était le printemps. Le soleil faisait miroiter les verres, un tigre se tapissait dans la fresque murale.

Il y a eu un silence dans le vacarme.

J'ai relevé la tête. Une fille était debout, près du buffet à salades. Immobile, son plateau à la main, elle semblait chercher quelqu'un.

À midi vingt-neuf, son regard s'est posé sur moi. Sa plateforme a vacillé et s'est mise en mouvement. Le temps que je me redresse, elle s'est affalée sur la chaise voisine, vlouf, avec un bruit de parachute qui se pose (elle portait une jupe bouffante), et ma vie a démarré à cet instant, le vendredi 23 mars à midi trente. Le baromètre affichait treize degrés Celsius, l'humidité était de quarante-sept pour cent.

– Hey.

A-t-elle dit.

2

Zoé.

Quand j'y pense, une vague de gratitude me recouvre.

Je la connaissais, on était dans la même classe, mais elle ne me ressemblait pas du tout. La première fois que je l'ai vue, jamais je n'avais vu de fille aussi laide. Ses yeux sortaient de ses orbites comme des bulles bleues que ses paupières recouvraient à moitié, sa frange raidie lui griffait la rétine, son nez était rose et courbé, sa bouche violette et boursouflée, ses ongles blancs, elle avait des mèches blondes.

De près, elle était toujours aussi laide, mais ça lui allait mieux. Elle faisait des mouvements de tête qui imprimaient à ses cheveux un balancement indolent, et se léchait sans arrêt les lèvres, ce qui leur donnait un aspect luisant, comme une plaie mouillée. On ne pouvait s'empêcher d'être fasciné par sa langue qui humectait lentement sa bouche.

Elle s'est mise à me poser des questions d'une voix étonnamment vive, comparée à ses gestes.

– Tu habites où, tiens c’est marrant on est dans le même lotissement mais moi je viens de Rennes tu as des frères et sœurs et tes parents ils font quoi ?

Pa pa pa, ça pétaradait au-dessus de ma tête.

J’ai répondu par monosyllabes. Je ne tenais pas à ce qu’elle mesure l’étendue de mon manque d’intérêt d’un seul coup.

À part mon frigo en panne et ma mère difficile, dont je ne souhaitais pas parler au premier rendez-vous, j’étais désespérément banale. Je n’étais pas de ces filles brillantes qui devenaient célèbres, rencontraient des gens célèbres, et toutes ces célébrités se conjuguait pour former des vies puissance dix (et à la fin elles se faisaient enlever). Moi, mes parents étaient coachs en développement personnel à domicile et je menais une existence qui se multipliait par elle-même. J’aurais voulu qu’on veuille m’enlever.

Zoé ne s’est pas découragée.

– Tu ne serais pas russe par hasard ? Je trouve que tu as un petit côté slave.

Pour lui faire plaisir, je lui ai répondu que j’avais une grand-mère russe.

Elle s’est extasiée.

– Je le savais ! Ça se voit à tes pommettes.

Elle semblait si enthousiaste que j’ai enchaîné avec un grand-père marin pêcheur, des oncles cascadeurs ou espions, des tantes diplomates, élèveuses de lamas, des cousins champions de kayak, un ranch au Texas et une yourte en Mongolie.

En réalité, je n’avais même pas de voisin arabe, mais il fallait

que je me distingue avec de l'exotisme, quelque chose d'international.

Quand je suis sortie de la cantine, j'étais lessivée. C'était du travail, d'être sociable. Il fallait saisir la moindre perche, avoir de la répartie, de l'imagination, y mettre de l'ardeur, débiter du rêve à la chaîne. On ne pouvait pas se reposer sur ses lauriers, on courait en permanence le risque d'ajouter un élément qui nous ferait perdre du prestige (un ancêtre nazi par exemple).

Donc je n'avais qu'une idée en tête, me retrouver seule avec mes petites pensées habituelles, et je me suis débrouillée pour éviter Zoé le reste de la journée.

Puis j'ai passé le week-end à regretter d'en avoir trop dit, ou pas assez, et d'avoir ruiné mes chances de lui plaire.

3

Le lundi, on ne s'est pas croisées parce qu'elle avait italien et moi allemand.

À midi, je poussais avec accablement mon plateau sur les rails du self (carottes râpées/steak haché/petits pois) quand j'ai entendu une voix à l'autre bout du réfectoire.

– Eh!

Je n'ai pas réagi ; j'ai plutôt choisi une pomme. Je n'étais pas concernée par la vie tumultueuse des gens du côté brûlant de la bassine. La fille devant moi m'a donné un coup de coude.

– Je crois qu'on t'appelle.

En effet, Zoé sautillait derrière une fausse plante en agitant sa frange et ses bras.

Je l'ai rejointe d'un pas circonspect, elle m'a indiqué une chaise.

– Je t'ai gardé une place.

Elle m'avait gardé une place. Consécration suprême, lumière divine au-dessus de ma tête, et elle, à mille lieues de se douter de l'état de béatitude dans lequel j'étais plongée, a engagé la conversation comme si on se connaissait depuis toujours.

– Tu as commencé ta dissertation ?

Maintenant que j'avais mes entrées sur la plateforme de quelqu'un, je n'allais pas me laisser repousser dans le néant par excès de modestie.

– Non, mais j'ai un oncle philosophe qui a inventé le concept de l'existentialisme.

– Sympa.

Ainsi encouragée, j'ai continué à raconter n'importe quoi ; ma grand-mère résistante, ma grand-tante geisha et, bien sûr, ma sœur jumelle. On peut s'attendre aux histoires les plus émouvantes avec une sœur jumelle.

Epreuves numériques

Le mardi, on a encore mangé ensemble. Non seulement on a mangé ensemble, mais on a fait la queue ensemble devant la pile des plateaux. Zoé en a profité pour revenir sur la conversation de la veille. Des détails la turlupinaient. Elle m'avait écoutée, en fait.

– Je n'ai pas bien compris ce truc de ta grand-tante paternelle geisha. Tu m'as dit que c'était par ta mère que tu avais des racines asiatiques.

Je me suis renfrognée. Quel était ce besoin fétichiste de savoir de quel côté était issu mon aïeul africain devenu bonze tibétain ?

Heureusement, ce qui l'intéressait vraiment était l'histoire de ma sœur jumelle trisomique. Sauf que là aussi, elle était impitoyable.

– Tu me la présenteras ?

Je n'avais pas de sœur jumelle, donc ça m'a un peu refroidie.

J'ai tenté de changer de sujet.

– Oh, regarde, aujourd'hui il y a des pommes noisettes.

Mais elle y revenait sans cesse, insistait pour plus de précisions, se penchait par-dessus son plateau, car sa curiosité était exigeante et réclamait la becquée comme un gros oiseau.

Je ne voyais pas comment m'en sortir, alors j'ai roulé des yeux exaspérés, composé mon attitude. Ne pas déranger s'il vous plaît, et pour finir, j'ai répondu d'un ton sec.

– Elle est dans un institut. Les visites sont interdites.

Avec ça, Zoé allait vite se rendre compte que la vie n'était pas très savoureuse avec moi.

Au contraire, elle a trouvé cet interdit très excitant, puis elle a bâillé.

– Tu veux bien aller chercher une carafe d'eau ? J'ai la flemme.

J'ai soufflé bruyamment. Cet attachement indéfectible me mettait sur la défensive. Avec tous mes défauts, ma bouche maussade, c'était louche.

– Pourquoi est-ce que les gens font des manières quand ils donnent des ordres ? Je préfère une franche tyrannie.

Elle a gloussé.

– Tu es marrante.

Je me suis levée en faisant crisser ma chaise et me suis dirigée vers la fontaine avec la pire volonté du monde. Je n'étais pas sympathique, mais je ne pouvais pas m'en empêcher, et Zoé comprendrait bientôt que j'étais la mauvaise, la mal coiffée, celle qui ment, rechigne, se lamente et crache des crapauds. Et aucun prince ne me recueillerait au pied d'un arbre, à moitié écrasée sous une rivière de diamants (ce qui donne une mauvaise image du prince d'ailleurs).

J'avais beau le savoir, ça m'a fichu un coup. J'aurais préféré découvrir que ma vie se déroulerait sur un tapis de pétales de roses.

En revenant, j'ai tenté d'atténuer mon air revêche, mais pour Zoé, c'était du pareil au même. Je pouvais faire ce qui me chantait, elle était d'humeur bavarde.

Epreuves numériques

5

Le mercredi, elle m'attendait devant le portail du lycée et a gambadé vers moi comme si mon arrivée était l'événement le plus réjouissant du monde.

– Tu prends le bus où, au fait? À quelle heure? On pourrait le prendre ensemble, au lieu de faire bande à part!

J'ai bégayé. Je ne comprenais toujours pas pourquoi elle m'avait choisie, moi qui n'avais jamais été l'élue de rien, que nul doigt divin n'avait désignée pour sauver l'humanité, que personne n'avait eu l'idée d'enlever, qui n'avais pas de yourte en Mongolie (même si Zoé ne le savait pas encore).

– Je commence à me demander si tu n'es pas un agent secret à la solde de l'ennemi qui tente de me soutirer des informations top secret, mais sur quoi?

Elle a ri, et on a marché côte à côte dans les couloirs. Elle portait son sac à gauche et moi à droite, donc je marchais à sa droite pour qu'ils ne s'entrechoquent pas. Rien que pour ça, ces habitudes naissantes, mon cœur tremblotait d'aise, et la frange raidie de Zoé me paraissait de moins en moins laide. Je me surprenais même à ressentir de la tendresse pour toutes les filles à franges raides. Pour la Terre entière à vrai dire.

6

Le vendredi, une semaine jour pour jour après notre rencontre, elle a décidé d'élever d'un cran le niveau de notre intimité.

D'un coup languissant, mais un coup quand même, elle m'a demandé :

– Tu as un copain ?

De nouveau nous étions à la cantine, et mince, je n'avais pas de copain. Il y avait juste Ange, au CM2, qui s'était cassé le bras en tentant un salto pour m'impressionner (je ne m'étais pas détournée pour autant, j'étais circonspecte, c'est tout).

Elle a tapoté mon assiette du bout de sa fourchette.

– Alors, tu as un copain ?

Elle était tenace, je ne me suis pas démontée.

– Oui, il s'appelle Manuel, il est portugais.

Elle a gonflé ses lèvres et émis un bruit gourmand. Elle semblait en connaître un rayon sur les Portugais. J'ai jugé plus prudent de calmer son ardeur.

– Mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps. En fait, mon dernier véritable contact avec un garçon a consisté en un coup de pied.

Elle a rougi d'excitation.

– Raconte.

Je me suis reculée sur ma chaise pour être plus à mon aise.

– Ça se passait à la piscine.

Comme d'habitude, les garçons pourchassaient les filles, les filles criaient, les garçons les jetaient à l'eau, les filles faisaient semblant d'être furieuses, puis attendaient que ça recommence. Et ça recommençait ; ça pouvait durer l'après-midi entière si on avait assimilé le principe.

Zoé a hoché la tête, j'ai poursuivi.

– Tu sais donc qu'une fille qu'on ne jette pas à l'eau est en fâcheuse posture. Ça veut dire des choses, au niveau de son pouvoir attractif.

Elle a réfléchi.

– C'est vrai, à sa place je me poserais des questions.

J'ai baissé la tête.

– Malheureusement, je n'appréciais pas qu'on me jette à l'eau.

Or, une fille peut hurler quand elle est empoignée, tripotée, plaquée au sol, mais au bout du compte elle doit se laisser faire.

– Il a suffi d'un coup de pied bien placé pour qu'on n'en parle. Plus. Jamais.

Faites ça, et personne ne vous approche. Plus. Jamais.

Elle a médité un moment.

– Donc, tu es vierge.

Je n'ai pas apprécié qu'elle en soit si sûre.

– Et ton père, il est gendarme ?

Elle a suspendu sa fourchette entre sa bouche et son assiette, et m’a jeté un regard éteint. J’ai attendu. Maintenant, elle allait réaliser que j’étais infréquentable.

Trois secondes ont passé. Elle a piqué un morceau de cabillaud, l’a recouvert d’une couche de riz, d’un peu de sauce, a enroulé le tout dans une feuille de salade, puis l’a mâché un temps interminable, les yeux enfumés, avant de lâcher dans un souffle.

– J’adore les sushis.

J’ai soupiré de soulagement, elle est revenue à son sujet de prédilection.

– Je n’ai pas compté, mais j’ai dû avoir une dizaine d’amants.

Elle a déplié ses doigts et entrepris de les énumérer, un bout de sa langue sortie.

– Romain qui jouait de la basse, Pierrick qui prenait de belles photos, Tildéric qui ne faisait rien, Aurélien qui écrivait des poèmes, Arno qui avait un corps d’athlète, Mathilde avec qui j’ai eu une expérience, Théophile qui a fait une tentative de suicide, Barnabé qui était mignon de profil, Malo que j’ai trompé avec Maxime, et Ahmed que j’aime encore mais qui vit à Rennes. Et toi, personne ne te plaît, ici ?

J’ai regardé autour de moi. Dans le brouhaha de la cantine, les lycéens rumaient, la mèche aérodynamique, disséminés entre les plantes artificielles.

Zoé a soupiré.

– Tu as raison. Il n’y a personne de potable. Sauf Arthur, peut-être. Qu’est-ce que tu en penses ?

Je me suis étouffée avec mon riz. Je fondais de grands espoirs sur Arthur, filandreux et pâle, qui m'avait proposé de boire un café, un jour.

Depuis, je rôdais autour du distributeur de boissons. Dans le meilleur des cas, son regard m'effleurait avec une vague lueur d'intérêt; le reste du temps, il me croisait en coup de vent et je frissonnais sur son passage comme une forêt de bambous.

Je me suis fait une raison. Jamais je ne saurais le conquérir, donc j'ai sacrifié mon grand amour.

– Il est stylé.

Elle a plissé la bouche, puis s'est enthousiasmée. Quelle chance que je sois encore vierge!

– C'est comme si tu n'avais pas ouvert tous tes cadeaux de Noël!

J'avais l'impression qu'il me manquait quelque chose, et ça m'a rendue mélancolique. J'aurais aimé qu'un garçon m'attende à la sortie, ou m'écrive des lettres de New York.

Elle a entrepris de se sucer les doigts un à un. Ça faisait un petit plop quand ils sortaient de sa bouche.

– Ne t'inquiète pas. Le sexe, c'est comme le permis de conduire. Au final, tout le monde y arrive.

Manifestement, nous devenions amies, mais je ne savais pas si c'était grâce à ma sœur jumelle, mon fiancé portugais, ou ma virginité.

On est sorties de la cantine pour aller au cours de français. J'aimais bien la professeure, Mme Pieters. Elle était blonde et frisée, avec un petit côté Sally qui rencontre Harry. Quand elle riait, elle rejetait la tête en arrière et faisait durer son rire. Elle trouvait que j'écrivais comme un pied, avec des répétitions, des c'est, des ça, des il y a, mais je ne le prenais pas mal. S'il y a une rivière, il y a une rivière, point barre. Je me serais trouvée attachante à sa place. J'aurais pensé, Pauline, hein, quelle personnalité. J'étais d'ailleurs encouragée dans ce sens par ma mère qui me trouvait formidable.

Je me suis laissée choir à côté de Rose.

Je la connaissais depuis la maternelle, mais je la préférais quand elle avait des couettes. Aujourd'hui elle riait à toutes les blagues pourvu qu'elles viennent d'en haut, ce qui lui conférait ici un avantage, car Mme Pieters avait tout un stock de plaisanteries destinées à nous faire croire qu'elle avait été jeune elle aussi. Des phrases comme Hahaha le lycée, quelle plaie! puis elle secouait ses bouclettes, grelot, grelot, et accompagnait ça d'un grand rire, cou rejeté en arrière, mais parfois on voyait l'intérieur de sa bouche et sa glotte me mettait mal à l'aise.

– Hahaha les jeunes m’adorent, a-t-elle déclaré.

– Hi hi, a répondu Rose.

Je suis restée de marbre. Il était inconcevable que je me montre inférieure à l’idée que je me faisais de mon intelligence. Dire des banalités. Pouah.

Malgré tout, il n’y a qu’à Mme Pieters que j’avais montré le rat blanc que m’avait prêté ma petite voisine, le jour d’Halloween, quand j’étais déguisée en sorcière démoniaque et que je l’avais dans ma manche. Je m’étais dit qu’elle saurait apprécier le geste. Du temps avait passé depuis, et je ne savais plus quoi inventer pour lui plaire.

Ce jour-là, elle tenait à nous exposer les activités de l’association « Pour l’Avenir Tous Ensemble » dont elle était une présidente.

– P.A.T.E. Entre nous, on dit simplement « la Pâte » (bruit de grelot).

Elle a distribué un dépliant bourré de points d’exclamation. Il s’agissait d’un programme NOUVEAU! et FORMIDABLE! qui nous promettait des HORIZONS ÉLARGIS! et de l’ÉPANOUISSEMENT!

– La Pâte envoie des élèves entre quinze et dix-huit ans dans d’autres pays pour y découvrir une autre culture. Ils sont placés dans des familles qui les accueillent comme s’ils étaient leurs enfants, ils sont nourris, logés, éduqués, et c’est merveilleux car ces familles sont bénévoles et ne font ça que pour la beauté du geste, elles sont forcément très ouvertes. Une réunion d’information se tiendra dimanche à Versailles. Qui est intéressé?

J'ai tout de suite levé le doigt; Zoé aussi.

Je voulais ça, partir vers des horizons nouveaux et des aventures véritables. Échapper à tous ces gens qui souhaitaient rencontrer ma sœur jumelle.

Mme Pieters a paru inquiète en constatant mon enthousiasme.

– C'est sérieux, Pauline. Il n'est pas question de se promener avec un rat. Il y a des règles.

– Oui oui oui!

J'acquiesçais à tout, j'étais conquise.

Nous avons enchaîné avec une dictée surprise. J'ai eu un doute pour dilemme. Dilemne? J'ai jeté un coup d'œil sur la copie de Rose.

Dilemne. Parfait.

Mme Pieters a relevé les copies.

– Je vous préviens. Cette fois je les range de façon à repérer qui était assis à côté de qui. Si je découvre que quelqu'un a triché, zéro.

J'ai rejoint Zoé à la sortie et on a pris le bus ensemble pour rentrer. On habitait toutes les deux en périphérie de Plaisir, dans un lotissement constitué de quatre allées comportant chacune quatre culs-de-sac en forme de ronds-points. Sur Google Maps, ça ressemblait à un mille-pattes ; dans la réalité, ça portait le nom de Résidence de la Pensée. Les maisons y présentaient la particularité d'être toutes pareilles, mais pas dans le même sens, et de tourner le dos à la rue. Je n'ai jamais compris ce truc d'entrer par le garage.

Zoé était complètement exaltée. Partir ! Loin ! Ailleurs ! Seule ! S'émanciper ! Apprivoiser de nouvelles mœurs ! Se refaire une famille !

– Tu imagines ? Tous ces nouveaux garçons !

J'ai éclaté de rire. Cette facilité à être proche me rendait un peu saoule. Puis j'ai hoché la tête avec ferveur. Là-bas je vivrais enfin la vie intense que tout le monde menait ici, je me ferais enlever. Mais l'affaire n'était pas gagnée car il y avait peu de chances que je convainque mes parents. Ça coûtait de l'argent, plusieurs milliers d'euros, pour les billets, la cotisation, la participation aux frais.

– Au fait, tu l’as écrit comment, dilemne ?

– Avec deux *m* pardi.

Voilà. Mme Pieters, en découvrant que j’avais triché, ne me laisserait pas m’inscrire.

Zoé m’a frotté le dos pour me remonter le moral, puis a bifurqué vers son cul-de-sac, le deuxième à gauche de la première allée à droite, tandis que je me dirigeais vers le mien, le troisième à droite de la deuxième allée à gauche.

Dans mon impasse, il flottait une ambiance de fin de kermesse. Des pères Noël pendaient aux gouttières, figés depuis des mois dans l’abordage synchronisé des greniers, et le sol était jonché de pots de yaourt à la vanille.

Mes yaourts.

Notre frigo avait rendu l’âme quelques semaines auparavant, alors on rangeait les produits frais sur le bord de la fenêtre et au moindre coup de vent ils s’envolaient, ce qui irritait le voisinage. D’ailleurs, le bonhomme d’à côté arpentait le terre-plein en shootant délibérément dans les pots. J’ai trottiné pour l’éviter.

– Ah, Pauline. Ta mère est là ?

Les adultes. Toujours à vouloir nous mettre le grappin dessus, essayer de nous faire croire qu’ils ont été comme nous, et, petit à petit, nous contaminer avec leur vieillesse. C’est pourquoi je leur parlais le moins possible. Une fois, j’ai demandé son âge à ce type, pour lui montrer qu’on n’était pas du même monde, et il a eu un rire onctueux.

– Ha ha, l’âge que tu auras quand tu auras mon âge.

Désormais, mon âge était rattaché au sien et il pouvait tirer dessus comme sur un jouet à roulettes.

Ce jour-là, je ne me suis pas laissé piéger. J'ai couru pour franchir les derniers mètres, slalomé entre les jarres ébréchées remplies de broussaille et me suis jetée contre la porte du garage. Elle a cédé.

À l'intérieur, une marée de vieilles chaussures encombrait le passage. Dans la cuisine, des piles de journaux gratuits, des boîtes à œufs, des bouteilles, des tubes en carton, des bacs à glace vides recouvraient le carrelage. L'évier débordait de bassines en plastique qui dégorgeaient d'eau huileuse et de vaisselle sale, la table croulait sous les bols et les vieilles tartines, les murs disparaissaient sous le lierre.

Les bouteilles attendaient qu'on les apporte au conteneur. Les bacs à glace, on les réservait pour le jour où on en aurait besoin d'une cinquantaine ; quant au lierre, il était né d'un portepot en macramé que j'avais fabriqué pour la fête des Mères, et atteignait maintenant le plafond, condamnant portes de placards et fenêtres.

Par ce lierre, ma mère me signifiait que je comptais, que mes cadeaux, elle ne les fourrait pas dans un tiroir pour les jeter au bout de deux ans. Mes cadeaux, elle les choyait, et si on se prenait les pieds dedans, on l'entendait gémir à l'autre bout de la maison.

– N'arraaaaaachez pas le liiiiiiiiieerrre.

Des fois, je me demandais si ce n'était pas l'art du ménage qui me manquait pour être populaire. Ma dernière amie, Flora, je l'avais perdue à cause d'une mouche morte au fond d'un verre.

À travers ses yeux, j'avais vu la crasse, l'abandon. Le voile s'était levé, la bonne brume chaude, et tout avait pris une teinte pourrie. Ça m'avait rendue triste pour mon enfance.

Depuis, je faisais comme si la saleté ne me concernait pas. Après tout, je n'étais pas chez moi. On a tort de considérer qu'on est chez soi chez ses parents. Notre présence est tolérée, à peine. Notre mère (surtout notre mère) nous répète assez souvent qu'on ne doit pas lui parler sur ce ton dans sa maison.

Quel est ce ton dont on nous parle sans arrêt ?

Je me suis gratté la tête. Les parents, décidément, étaient incohérents. Soit ils nous menaçaient de nous mettre à la rue, soit ils nous interdisaient de sortir. Et maintenant que la Pâte m'offrait un endroit où aller, je craignais que ma mère ne veuille me garder là indéfiniment, collée à la table, à collecter mes signes vitaux, Oh tu as dessiné une spirale, quel génie, Oh tu as bâillé, quelle merveille, Oh tu n'as rien dit, quel talent.

C'est pourquoi je devais m'envoler vers des HORIZONS ÉLARGIS.

J'ai tendu l'oreille. Des gémissements s'échappaient de la porte du salon, indiquant que mes parents étaient en pleine séance de stretching. J'ai décidé que c'était bon signe. Ils seraient détendus quand je leur ferais mon annonce.

J'ai ouvert un placard poisseux pour m'emparer de céréales que j'ai mangées à même la boîte.

Cette histoire de Pâte, sans parler de ce dilemme imbécile, me donnait mal au ventre. Ma vie, parfois, je n'en pouvais plus, et j'ai appelé de tous mes vœux la combustion spontanée de ma dictée, la mort de Mme Pieters, ou tout simplement une miraculeuse conjonction des circonstances (que Mme Pieters s'empare de ma copie, qu'un merle s'écrase contre sa vitre, qu'elle se précipite pour le sauver, moi les oiseaux m'adooorent hahahaaa, qu'au même instant le téléphone sonne, quelqu'un lui demandant si elle vient déjeuner dimanche ; tant et si bien qu'elle oublie tout de la dictée de Rose et aborde la mienne l'esprit neuf, pur, frais, presque joyeux, *et ne remarque rien*).

La Miraculeuse Conjonction des Circonstances, une déesse que j'allais prier instamment. Et si elle exauçait mon vœu, jamais plus je ne mentirais ni n'exagérerais en rien.

J'ai joint les mains. Faites que mon dilemme ait perdu son n et gagné un m entre aujourd'hui et demain. Faites que je parte avec la Pâte.

Une pluie de petits cailloux a claqué contre la fenêtre. C'était Blanche, la fille du voisin.

Elle avait six ans et m'avait prêté son rat blanc le jour d'Halloween. Depuis, elle estimait que j'avais une dette envers elle, et me la rappelait chaque jour à coups de graviers contre la vitre.

J'ai risqué un œil dans le jardin. Accroupie sous la haie, elle guettait mon apparition avec ses yeux de chouette affamée.

Je me suis abritée derrière le rideau, mais elle m'avait vue.

– Je t'ai vue!

J'ai articulé à travers le carreau.

– JE SUIS OCCUPÉE.

Elle s'est laissée tomber à genoux, mimant l'affliction la plus intense.

– S'IL TE PLAÎÎÎÎT!

Il était vain de résister. Plutôt que de dépenser son énergie à jouer seule, elle préférerait toujours la consacrer à me convaincre de m'occuper d'elle, comme si j'avais le pouvoir de donner un sens à son existence, comme si j'avais la responsabilité de la sauver de l'abandon et de l'ennui.

Je la comprenais. Moi aussi j'avais quémanté l'amitié de filles indifférentes, en d'anciens temps qui remontaient à la semaine dernière, et elles aussi avaient dû me trouver collante. Mais à présent que j'avais Zoé, je me devais d'être meilleure qu'elles.

Je suis sortie dans le jardin.

– Pas maintenant, Blanche. J’ai quelque chose d’important à demander à mes parents.

Elle a joint les mains.

– S’il te plaît s’il te plaît s’il te plaît.

Ses petits poings se sont serrés d’extase.

– Est-ce qu’aujourd’hui on pourrait tuer Ornella? Elle ne veut pas jouer à chat glacé avec moi. Je me mets devant elle pour qu’elle m’attrape, mais elle m’évite et court après les autres.

Je l’ai regardée avec pitié.

– C’est la vie, ma pauvre Blanche.

Ornella, je ne pouvais plus la voir à force d’en entendre parler. J’avais déjà eu affaire à ce genre d’individus. On avait beau crier Je suis là, attrapez-moi, ils continuaient de se comporter comme si on était des obstacles invisibles (mon Dieu quel est ce champ de forces qui m’empêche d’avancer, se disaient-ils en nous contournant habilement), alors qu’on était des êtres humains en quête d’amour.

– OK, c’est parti.

J’ai attaqué le vieux sapin à coups de pied.

– Prends ça, Ornella!

Le vieux sapin tremblait, perdait du lichen.

– Et ça! a hurlé Blanche en lui arrachant un bout d’écorce.

Mes parents, les yeux papillotants, ont fait coulisser la porte du salon.

– Mais enfin, que faites-vous à ce pauvre arbre ?

Blanche s'est enfuie sous la haie, j'ai protesté d'une voix vibrante.

– On punit Ornella.

– Ma chérie. C'est si gentil de t'occuper de cette petite.

Ma mère m'a enlacée, une vieille habitude (avant elle aimait mon odeur de lait, à présent elle essayait de m'insuffler de l'énergie positive), puis m'a entraînée à l'intérieur. Elle a démêlé ses bras mous et m'a contemplée, les yeux mi-clos, emplie de bonnes ondes.

– Je te souhaite d'être heureuse.

Mon père a agité ses sourcils. Selon lui, il était de première importance de contrôler ses sourcils et il s'emparait de n'importe quelle occasion pour me transmettre son art. Surtout quand on regardait le journal télévisé.

– Regarde-moi cette maîtrise, tu as vu comme le présentateur sait désynchroniser les deux ? Les soulever l'un après l'autre, comme une ola ?

– Oui, père.

– Regarde. Quand il veut manifester une perplexité goguenarde, il abaisse l’un très bas tout en levant l’autre très haut. Il les rapproche quand la nouvelle est grave. Quand il est content, il les écarte. Moi, ça m’est très utile pour donner des cours de Pilates en visioconférence. Je peux transmettre mes instructions en mode silencieux, et quand un élève dit quelque chose d’idiot, je peux le faire passer pour un abruti rien qu’avec mes sourcils.

Pour l’heure, il a indiqué qu’il était heureux de me voir (agitation forcenée), tandis que ma mère faisait des gestes autour de ma tête pour chasser les mouches qui attaquaient mon karma.

– Qu’est-ce qui se passe ? Ton aura est toute violette.

Je lui ai tendu la documentation de la Pâte. Elle a plaqué une main sur ses yeux et s’est mise à tâtonner de l’autre à la recherche de ses lunettes, comme si elles allaient apparaître à un mètre du sol. Mon père, qui savait quel était son rôle, a plongé sous le buffet pour en extirper les lunettes qu’il a placées dans les mains de ma mère. Elle a eu un sourire enchanté (la vie était magique), puis a cherché la bonne distance entre ses yeux et le papier.

Elle a poussé un cri.

– Mon Dieu, je deviens presbyte !

Enfin, elle a ouvert la brochure, laissé échapper un râle, et entrepris de choir à l’endroit où ses lunettes étaient apparues.

Mon père s’est précipité pour la soutenir.

– Une petite baisse de tension, ma chérie ?

Elle s’est couvert les yeux d’une main mourante.

– Elle veut partir !

J'ai rectifié.

– Pour l'instant, il est juste question que vous alliez à une réunion d'information à Versailles.

Mon père a saisi le prospectus, tiqué du sourcil droit.

– C'est quoi cette histoire d'élargir ton horizon? Et je ne comprends pas. Si tout le monde est bénévole, où va tout cet argent?

J'ai trouvé cette considération absolument mesquine. De manière générale, mes parents se préoccupaient trop d'argent.

– Ce n'est pas si cher. Pas beaucoup plus que ce que je coûterais en restant ici.

C'était malin, et sur le coup je me suis dit que j'avais raison. Donc nous nous sommes disputés à propos de dépenses et de proportionnalité, jusqu'à ce que ma mère se plaigne d'un affreux mal de ventre et quitte la pièce, pliée en deux, assistée par mon père empli de sollicitude.

J'ai prié avec ardeur.

– Ô Miraculeuse Conjonction des Circonstances, faites que mes parents acceptent de se rendre à la réunion d'information en ayant oublié de quoi il s'agit.

Le soir, je n'étais pas plus avancée. J'avais plutôt reculé, dans le sens où je leur avais annoncé que j'étais prête à ne pas aller plus loin que l'Espagne, par rapport à la Jamaïque, si ça pouvait leur faire plaisir.

Mon père s'est lancé dans le déchiffrement des petites lignes.

– Les dix interdictions absolues sont de faire du stop, consommer de la drogue, conduire un véhicule motorisé, entretenir des relations amoureuses, boire de l'alcool, être appréhendé par la police, se faire renvoyer de son établissement scolaire, avoir des parents divorcés, fumer, se servir d'un téléphone.

Ma mère, qui menaçait de s'évanouir face à tous ces dilemmes auxquels elle était confrontée, a dit en chevrotant :

– Je ne rêve que d'une chose, dormir et ne plus jamais me réveiller.

La colère m'a traversée. Où était passée la créature magique de mon enfance qui faisait tourner sa jupe en un cercle parfait (et quand je m'allongeais dessous, c'était comme être sous un pin parasol)? Depuis quand s'était-elle transformée en cette chose croupissante. Comment était-ce arrivé. Est-ce qu'on s'en rendait compte, ou perdait-on juste conscience de ce qu'on avait été?

J'ai fait un geste large.

– Fais-toi plaisir, meurs.

Ma mère s'est levée, le menton tremblant.

– Non seulement tu me prends ma petite cuillère, mais en plus tu fais tomber ma fourchette par terre.

J'ai examiné ma petite cuillère. Diable, elle s'en était rendu compte. J'ai ramassé sa fourchette.

– Je me demande si ce n'est pas toi qui devrais suivre le programme de la Pâte. Apprendre à relativiser, te comporter en adulte.

Mon père a bondi sur la boîte de mouchoirs. Ma mère a pris sa voix de tragédienne, dernier acte, l'agonie.

– Est-ce que les Espagnols chassent la baleine ? Je refuse que tu ailles chez des chasseurs de baleines.

Elle s'est mise à pleurer.

– Je sais que tu as du mal à le croire quand tu me vois comme ça, mais j'étais une aventurière, avant.

J'ai soupiré. Si elle embrayait sur son passé de militante chez Greenpeace, ça allait nous prendre la soirée et je n'aurais pas de réponse pour l'Espagne.

– J'escaladais les grues pour empêcher les bateaux de décharger le bois d'Amazonie, je me ligotais sur des rails de chemin de fer pour retarder les convois de déchets nucléaires. Mais même à l'époque j'étais douillette, si ça peut te consoler. Les graviers me faisaient mal au dos.

Je ne voyais pas où elle voulait en venir. Sa voix est montée dans les aigus.

– Et maintenant, je sais ce qui va se passer. Tu vas découvrir

une autre famille, te rendre compte que je suis une épave et tu ne voudras plus revenir.

– Mais non, l'a rassurée mon père.

Je n'osais pas y croire.

– C'est vrai ? Vous me laisseriez partir ?

Epreuves numériques